

## Guy Godin: le frère de l'autre

Clément Marchand<sup>1</sup>  
de l'Académie du Québec

*On ne peut louer vivement un auteur  
sans attenter à la gloire des autres.*

### I

**A**u Québec, à l'instar de Panneton, les Godin forment une grande famille littéraire. Quatre écrivains ont publié sous ce nom: Louis-Georges, Paul, Gérard et Guy.<sup>2</sup> C'est sur ce dernier — à l'oeuvre peu abondante mais quintessenciée — que je voudrais attirer votre attention, or qu'il dépasse son cinquantième anniversaire de naissance.

Cinquante ans, c'est l'âge du portrait, disait-on autrefois. Au temps de Racine, c'était déjà la vieillesse, presque la caducité. Pour Péguy, "quarante ans est un âge terrible," comme il le notait avec épouvante dans ses *Carnets*; "car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes."

Aujourd'hui, cinquante ans, c'est tout bêtement la moitié de la vie. Mais quoi de plus relatif que l'âge! Il en est qui restent jeunes toute leur vie, même si celle-là est interminable. Et d'autres qui sont de parfaits adultes à douze ans. Sans doute à cause d'une précoce maturité de l'esprit, Guy Godin fait partie à la fois du premier et du dernier groupes!

Je regarde une photo ancienne de notre auteur. En 1971, année de la publication de *IOM*, il affichait une moustache horizontale, assez semblable — quoique plus courte — à celle de Guy de Maupassant à l'époque de *Bel Ami*. Comme il partagent ce trait physique très significatif, on serait enclin à pousser plus loin le jeu de similitudes, celle de leur esprit par exemple! N'ont-ils pas un air de famille? Non seulement ils se prénomment Guy mais, tous les deux, au niveau des idées, ils travaillent, chacun à sa façon, à assainir leur milieu en le désillusionnant du mieux qu'il peuvent et en détruisant ses préjugés ainsi que l'esprit de sérieux qui les accompagne inévitablement.

Un des impératifs de l'art de peindre ou d'écrire a toujours été d'éviter de faire de l'académisme, en faisant trop ressemblant. À défaut d'un portrait à l'ancienne, rigoureusement d'après nature, on trouvera plutôt ici une esquisse rapide forte imprécise mais qui tâchera tout de même de conserver l'essentiel, c'est-à-dire quelques lignes enveloppantes du personnage. Ces lignes naîtront sans façon sous le regard intériorisé de *Rose Sélavy*, la chatte toute blanche de Suzanne — aux yeux tour à tour, selon l'éclairage, d'un brun chaud ou d'un vert pâle et mordoré — qui a passé la nuit sous mon toit.

Autant que possible, on aime à découvrir l'homme derrière l'écrivain dont l'oeuvre se trouve ainsi éclairée du-dedans. Dans le cas de Guy Godin, cette recherche risque d'être assez peu fructueuse, compte tenu d'une nature secrète qui ne se livre pas facilement. Il est de ces intelligences particulières auxquelles est donné la faculté de rester en retrait, même lorsqu'elles paraissent avancer et se produire. Que tenter de mettre en lumière dans ce passé? Rien que de très connu et peu rehaussant qui risquera, par sa banalité, de décevoir les inconditionnels, depuis longtemps, de la qualité d'une oeuvre qui n'a fait que débiter. Disons que Guy Godin — ce que tous constatent — est né sous une bonne étoile. Il n'a pas été le fils d'un pauvre homme du peuple arrivé sur terre avec un horizon bouché. Le destin l'a fait éclore dans un milieu où la littérature est l'habitat naturel de ceux de la maison.

J'en reviens à ces deux familles québécoises qui se sont illustrées dans les lettres par la finesse de leur écriture et l'originalité de leur pensée, celles des Panneton et des Godin. J'ai souvent commenté à différentes époques la première: Philippe (Ringuet), Auguste (Sylvain), le chanoine Georges, Claire, André, Jean, Marie. Au même titre que les Panneton, les Godin font partie du patrimoine intellectuel de cette ville ancienne et racée qu'est Trois-Rivières.

J'ai même, jeune scribe au *Bien Public* (1932), vu à l'oeuvre l'oncle Louis-Georges, auteur d'un classique de la chronique trop oublié, *Les dictés du Passant*. Il collaborait assez régulièrement au journal diocésain, bihebdomadaire à l'époque. J'étais chargé d'aller ramasser son article. Mêlé à ses patients dans la salle d'attente, j'attendais longuement

que le spécialiste oto-rhino-laryngologiste eût figolé, en catastrophe, ses derniers paragraphes pour m'emparer de son papier — toujours conçu à la dernière minute. Je vivais le temps de l'indécision. J'étais celui qui, à dix-neuf ans, attend après les autres, en se laissant envahir par de vagues réflexions sur les diverses catégories de gens de lettres et d'originaux que le hasard mettait à ma portée pour quelques minutes.

## II

Évoquer l'être tout à fait inattendu, singulier et inatteignable — issu d'un milieu intellectuel et bourgeois — qu'est Guy Godin, c'est également jeter un regard sur ceux qui, chaque jour, prenaient le repas du soir au foyer, sous l'oeil attentif, rempli de malice mais, au fond, toujours un peu inquiet de madame mère, Louisa. C'est voir, au bout de la table et présidant le souper familial, Paul, le père, parcimonieux de ses paroles, être impénétré et peu communicatif, plus ou moins engagé dans le ménage, partageant ses jours entre sa profession et la littérature, car il est poète et rythme à souhait de fort beaux alexandrins. À l'occasion, il parlera d'une dernière rencontre, celle d'un ami avec lequel il a fait un brin de causerie car, chaque jour, dévalant à pas mesurés de la rue Hart, après avoir examiné le dernier patient, le docteur Paul Godin, officiellement spécialiste O.R.L. mais surtout littérateur bien cédé, se décontracte, s'engage dans la rue des Forges, comptant bien y marcher quelque peu, mais éviter en même temps la rencontre de possibles fâcheux croisant dans les parages à la même heure.

Yvan, quant à lui, reçu au Barreau depuis peu, raconte un brin de la journée au Palais et ses propos, suggestifs des tares de la société, ne sont pas sans intérêt pour Gérard, reporter au *Nouvelliste*. Celui qui se rendra mémorable et bientôt célèbre au cours des ans, tant comme rédacteur au *Nouveau Journal*, cofondateur de *Parti Pris*, puis député qu'aussi bien l'auteur de trois recueils de poèmes édités au *Bien Public* qui emballèrent la critique, à un point qui ne s'était pas vu depuis longtemps.

Toujours réservé, Guy, le cadet des trois fils Godin, échange des idées ou de simples impressions avec Mireille, la seule fille de la maison, plutôt circonspecte dans un milieu d'hommes tous à leurs affaires et diversement occupés à rompre des lances, chacun dans son domaine.

Centre de la famille et le lien entre ces personnes unies par le sang et plus ou moins apparantées par l'esprit, l'industrielle Louisa, inspiratrice tour à tour et arbitre, vaque en ce moment à bien pourvoir la table sans cesser d'être dans la conversation, qu'il s'agisse de médecine, de politique ou de littérature. C'est à cette table bonne et simple à la fois, toujours relevée de propos sans évidences ou banalités que le cerveau de Guy s'alimente

de judicieuses sentences ou considérations émises par des cervaux actifs. À son insu peut-être, il apprend à juger des situations, métamorphoses et aléas qui forment la trame de toute existence.

### III

Quelle serait alors la vraie nature du futur auteur d'*IOM*? Après avoir observé d'un regard oblique autour de lui des scènes tour à tour ourdies de craintes ou de simples joies, il n'a pas été sans absorber le contenu d'une atmosphère où tout est énergie retenue. Certainement qu'il a réagi au contact de cette réalité tangible où souvent tout s'embrouille et devient mystère. La famille et ce cocon dévidé dont il aura fallu s'abstraire avant d'être trop profondément marqué et même menacé dans sa propre originalité. L'imprégnation d'un milieu familial point innocent et point du tout candide lui a sans doute valu une précoce vision juste des choses dont se ressentent tous ses écrits. À cela l'école ne peut rien ou si peu ajouter.

Qui n'a pas tenter d'exceller dans cet art qui, pour moi, correspond à un sommet de l'intelligence: savoir se cacher, échapper au jugement des autres? Le cadet de cette famille pleine d'avenir a déjà commencé à se faire valoir, à rendre à la société quelque service pour lequel son cerveau a été éduqué. Mais, dès le départ, il se garde bien de trop briller, de devenir à ce point singulier et évident qu'il lui deviendra impossible d'épier à son aise la vie de ceux qui l'entourent. Quand on présente un développement intellectuel hors du commun, il est difficile, à mesure que le temps passe, de dissimuler la suréminence et la verneur de ses dons. Guy Godin y arrivera, non sans difficulté.

Que dire d'autre de cet être lucide et malin qui, comme tous ceux de son espèce, se sentant surveillé de trop près, essaie quand même à travers les contraintes de laisser libre cours à son naturel? Les conditions de son existence l'ont peut-être obligé dans certaines circonstances à un certain repli sur lui-même mais ne l'ont jamais privé, pour autant, d'exploiter à bon escient ses richesses natives qui sont du domaine de l'ironie souriante, mais aussi de la non-complaisance ou même désobligeance envers qui que ce soit. Incisivité de l'esprit, toujours onéreuse, et qui oblige ceux qui l'ont à payer le gros prix pour cette manière d'être et d'agir.

Bientôt, pour ce dernier Godin à fréquenter le Séminaire, les études classiques seront terminées. L'Université requerra tôt les services de ce bachelier déjà mûri, capable d'une réflexion inédite sur le milieu étudiantin du haut savoir et de la culture. Au bout d'un temps relativement bref, dans la foulée des novateurs de l'enseignement, de l'éducation-

même — héritiers du Rapport Parent —, il aidera à définir ou préciser le rôle de l'université aujourd'hui sur tous les plans, le dilemme étant celui-ci; est-ce que l'on démocratisera l'accès à la plus haute école ou, traditionnellement, restera-t-on fidèle à une conception élitiste de l'université?

Les maîtres, les hôtes de ces immeubles monumentaux, habités intellectuellement par de milliers de professeurs et d'étudiants, passent mais Guy est toujours là. À mesure que les années s'écoulent, il prodigue beaucoup de son discernement subtil, de cette faculté qu'il a de juger sainement des choses, à l'Université qui, le plus souvent, par le truchement de son recteur et des chefs de départements, reste discrètement à son écoute, lui qui, comme son rôle l'y prédispose, agit par la pensée et, dans la mesure du possible, assure avec quelques autres, la continuité d'intention et d'action au sein de l'établissement. La Direction tient compte de ses idées, concepts et suggestions exprimés dans le journal *En Tête* dont il assume la direction. Sa réflexion sur tous les problèmes d'ordre pédagogique et institutionnel n'est pas sans aider à trouver les solutions qui, demain, feront partie de la réalité. Fortement impliqué dans cette fonction délicate, il regarde donc tout de près, suit les évolutions, brosse des synthèses et ainsi vérifie les sentiers par où l'Université, acheminée vers ses fins, passe à l'action — laquelle est de former un noyau de penseurs, de chercheurs et de maîtres d'une institution qui — il faut bien le dire — écrase sous le fardeau de ses responsabilités et sous le poids de ses acquisitions, privilèges et polyvalences, sans cesse mis à l'épreuve de l'expérimentation.

#### IV

Je suis d'accord avec vous, lecteurs, Guy Godin a vraiment peu publié à l'instar de beaucoup. Personne plus que lui n'est économe à ce point de ses écrits en livre ou revue. Extrêmement professionnel, il ne laisse rien au hasard; il poli sa pensée et sa phrase, évitant la pléthore verbale, cimetière de tant d'oeuvres et, quant à lui, mettant le cap sur l'essentiel; d'où son usage fréquent de l'ellipse. La litote est l'un de ses instruments. De ce fait, il est un écrivain à style. "Le style c'est l'homme," professe Buffon, à travers les âges de l'écriture. Le style, c'est d'abord la pensée, pourrions-nous ajouter. Sans la pensée, point de style vraiment, mais un bric-à-brac cancanier. Quand on n'a rien à dire, inutile de triturer les mots pour leur arracher un sens.

Chose curieuse, comme écrivain actif, Guy Godin a depuis longtemps largué les amarres, ayant choisi de vivre un peu à l'écart du milieu littéraire, lui peu enclin au jeu stérile des comparaisons et des dénigrement sans nombre qui, par là, meublent les conversations. Il reste même à peu près étranger à la Société des Écrivains de la Mauricie, dont il n'est pas membre. Est-ce qu'il snobe ses confrères? Dans la dernière édition (font soignée) du *Dictionnaire des écrivains de la Mauricie* (1992), son nom n'est mentionné

qu'une seule fois à l'index — référence à un commentaire sur un livre de Rémi Tourangeau. Difficile à atteindre, difficile à enrégimenter tel est Guy Godin. Cela surprend peu, de la part de celui qui a étonné tout le monde par le ton de sa première oeuvre, laquelle n'a rien des faiblesses d'un premier livre. Prépare-t-il autre chose? On ne sait. Pour le moment — à ce qu'il paraît — mû par une curiosité bien de son époque, il parcourt livres et revues de son choix, fréquente quelques amis lettrés ou pas et se tient à bonne distance de l'écritoire et des "organiseurs." Bonne façon de vivre avec un minimum d'ennuis.

## V

Guy ou la satire incarnée, pourrait-on dire — le troisième de ce type dans le clan Godin. Mais chez lui, les antagonismes électifs ont parfois fait relâche, l'espace de quelques pages, pour laisser place aux sentiments, voire aux émotions. Aussi il a mis au jour des histoires renversantes et, en même temps très belles, attendrissantes mêmes, sans cesser d'être polémiques. "*Miss Pandora Express* était une femme précoce, elle n'avait que cinq ans et elle était déjà une jument." Chacun son génie dans une famille! Par exemple, Guy Godin, explorant plus ou moins son propre moi, a imaginé de ces fictions que même Gérard, pourtant à l'esprit inventif, ne pouvait peut-être pas concevoir, non plus qu'Yvan, ce grand rhéteur, un as du prétoire.<sup>3</sup> La relation qui a trait à *Miss Pandora Express* dans *IOM* est de celles-là. Quel écrivain ne serait pas enorgueilli devant le lecteur et la critique pour avoir signé ce petit chef-d'oeuvre de légèreté, de fantaisie et d'ironie fine? Sans la moindre faille, ce morceau d'anthologie devient une réussite, assez insolite dans quelque littérature que ce soit. Vingt-et-un an après sa parution, ce curieux ouvrage d'à peine 56 pages qu'est *IOM* reste encore en avant de son temps. Avant-gardiste dès sa conception, il le restera toujours. C'est le genre de miniscule bouquin dépareillé, dérangeant, qui fait époque et qu'on devrait mettre au programme des cours de lettres pour s'assurer que les potaches à venir — futurs cracks à n'en pas douter — partent du bon pied et ne ratent pas le coche. À le fréquenter, ils auront appris, tout en se déridant, l'art de ne pas ennuyer quand on se dispose à être lu.

Ce qu'il y a de sympathique chez Guy Godin, c'est qu'il pense avant vous, et de la plus décisive façon. Chez nous, il est un commencement, une avancée heureuse dans ce genre d'humour hautement sophistiqué qui passe du tendre à l'acidulé, où tant d'esprits, même parmi les plus déliés, ne font pas long feu, même pas l'espace d'une seule page. C'est cela, avoir de la grâce.

## VI

Oui, j'ai relu *IOM* pour la énième fois. Quand les presses du *Bien Public* l'imprimèrent

en 1971, je le parcourus bien en épreuves typo à ce moment, mais j'étais trop harassé par mon métier pour le goûter pleinement. Le fondateur des Écrits des Forges m'avait dit en se rengorgeant — rare chez Gatien Lapointe: "Enfin, vous allez tirer le premier ouvrage d'un auteur qui est incapable de mal écrire. Vous pourrez toujours compter sur lui, car il a cette sorte d'esprit qui surprend et vous bat; il a aussi du souffle; je veux dire par là que la dernière page de son livre est aussi bonne que la première."

Comme c'est heureux, pour un débutant, d'être né avec du talent et de devenir un écrivain significatif du premier coup. À l'époque où *IOM* a été édité — ce qui n'est pourtant pas si loin — notre mentalité littéraire cherchait, mais pas toujours de la meilleure façon, à affirmer sa maturité. Ce qui fait que la critique officielle, prise ailleurs, ne s'est guère prononcée sur la qualité de l'ouvrage, perdant ainsi l'occasion de se rendre utile et d'annoncer qu'un petit livre tout à fait déluré venait de paraître, discret à souhait, abondant en trouvailles heureuses, malgré le peu d'ampleur de ses chapitres et le nombre restreint de ses pages. En effet, par ses inventions délicieuses, Guy Godin fait mal paraître les fantaisistes en place. Qu'on lise, par exemple, la page où il décrit le déménagement de la Basilique... Appelés à régler ce déplacement, les frères Edgeworth, Américains efficients comme ils le sont tous, "ont fait glisser la Basilique sur des billes de plomb sans faire de craque dans les murs. Là les Pères ont crié au miracle. Les deux Américains perdaient tout leur mérite. Ils avaient calculé pour rien."

Que dire ici de la harangue du Père Rinfret? Il souhaite la bienvenue en anglais — en parlant un peu du nez — aux pèlerins américains qui débarquent par milliers des autobus. Il termine toujours en les invitant à visiter le magasin des objets de piété et à y acheter en priorité ces "billes de plomb" ayant servi au déménagement de la Basilique — miraculeusement multipliées depuis, semble-t-il.

Il y a, dans ce livre, chaste au demeurant, des choses auxquelles on se garde même de faire allusion, tant elles sont osées, comme ces nuits de stupre vécues imaginativement dans l'alcôve de Jean Seberg, ou encore la vision sidérante des danseuses du Tropical Lounge.

Avec ce style corrosif qui l'apparente aux Jarry, Prévert et Queneau, il paie le tribut à la pataphysique de la bonne époque et, non sans sarcasme, il s'emploie à démystifier tout ce qui, dans ce monde, relève de l'absurdité. Humour cocasse et sensible, naturel et spontané mais parfois insolent, celui dont, par exemple, auraient à se plaindre les curés: "Moi, je n'aime pas les curés. Je les ai trop connus. Ils n'ont pas le sens de l'humour." Suit cette aventure:

Le dimanche c'est moi qui passais la quête. J'étais reconnu dans la

paroisse pour mon honnêteté. Chez nous, nous étions trop pauvres pour être voleurs, nous étions trop croyants. Papa ne croyait pas, mais il était honnête. Il était pauvre. C'est rare un pauvre qui ne croit pas... Le curé avait dit qu'il passait la quête pour ceux qui avaient besoin d'argent. J'ai réalisé que j'avais besoin d'argent. J'ai pris l'argent et le large en même temps. Le curé n'a pas le sens de l'humour. Il n'a pas dû trouver ça drôle. S'il avait seulement pensé à l'embarras de traîner cent piasses en petite monnaie et de pédaler en même temps! Le curé n'a pas le sens de l'humour. Le sac pesait tellement que je me suis débarassé des cinq cennes. Je les ai crissées comme ça dans le fossé. Là non plus le curé n'a pas dû rire. D'autre part, le sac pesait tellement peu sur ma conscience que je m'inquietai.

Cette longue citation, pour donner une idée du genre et du ton.

Je dis qu'il y a plus de pensée originale dans ce mince recueil que dans maints tomes épais de notre luxuriante littérature. Non, l'esprit gavroche, primsautier, n'est pas mort. Il éclate partout dans l'unique ouvrage (jusqu'à maintenant) de ce virtuose du trapèze et du fil de fer, à mon humble avis, l'un de nos plus audacieux essayistes. Qu'on lise l'histoire de *Robe d'un Soir* (C'est le nom de l'héroïne), page 36 à 46, et l'on m'en donnera des nouvelles. C'est toute une éthique de vie que révèle aux jeunes un vieux terrien "dégagé du sol," dans les derniers instants de la nouvelle.

Dans un adieu à son frère Gérald (*Le Sabord*, hiver 1995, p. 28), Guy met en cause ce qui unissait les Godin au foyer de Paul et de Louisa: "cet humour incisif, caustique, qui découpe, qui tranche dans le vif, qui brûle, qui apaise, qui rebondit, détramatisé et secoue un instant l'absolu de la vie et de la mort." Cet humour qui grésille aussi dans *IOM*, il faut le voir, avant tout sous différents déguisements: un hommage à l'intempestivité, un hymne à la nature, un chant d'amour d'une absolue pureté.

Racontant sa vie, le héros qui est un peu l'auteur, nous confie: "Je suis un adolescent fané et j'ai cessé de croire au Père Noël et à ses rennes, ses rennes d'Angleterre." La mort du père abattu aux petites heures dans l'*Astor Bar* (p. 26) est un modèle de concision journalistique: résumé en quelques mots, il détonne à cause des brefs classements moraux auxquels invite l'incident.

Tout est matière à révision des codes, comme ceux qui régissent les lois de la composition. Ainsi, des images imprévues, comme celle-ci: "on voit les étoiles parsemées dans l'espace comme des graines que l'on jette aux poules." On constate plus loin que ce livre de sagesse déserte le comique pour approcher le sacré: "Déjà on ne voyait plus qu'une



large lueur orange qui semblait s'être déposée tendrement sur le bord de la planète pour la protéger contre le froid de la nuit." Et voici comment s'est constitué le titre:

Je m'appelle IOM. IOM, c'est moi. C'est MOI à l'envers. Je suis à l'envers depuis que je t'ai rencontrée. Tu passais, je me suis retourné, tu t'es arrêtée et je suis resté à l'envers... Quand on aime, on est de travers; on a le coeur et les idées de travers. J'ai le coeur en y. J'ai le coeur en i grec.

À la rigueur, cette prose point poétique pourrait peut-être avoir un caractère déboussolant, mais elle n'a rigoureusement rien de moralisateur, même si l'on va très loin dans la caricature de nos tares nationales et dénonce cette ardeur à consommer qui va de pair avec un matérialisme partout envahissant. Ce pamphlet bien envoyé devait faire réfléchir. Au contraire, on s'est détourné, car on ne veut rien contempler de préoccupant. La synthèse abrupte de nos manques est en même temps celle d'institutions qui mettent beaucoup d'entrain à se décomposer. Evidemment, dans certains cas, la charge est furieuse. Gatien Lapointe se demandait, perplexe, si la satire n'allait pas trop loin.

"L'oeuvre immorale est l'oeuvre mal écrite," décrète à bout portant Alfred DesRochers.<sup>4</sup> Pour moi, *IOM* est avant tout le triomphe d'une écriture. Quant au pessimisme parfois agressif qu'il exhibe, il est, de toute évidence, la révolte d'un tendre que la dureté des temps a fait se cabrer. Il a choisi de régler les comptes en provoquant le rire, fût-il jaune.

On a le droit, bien sûr, à ses opinions mais non aux illusions contredites, voie qui mène droit au cynisme et peut-être même au désespoir, si l'on n'y prend garde. L'auteur, quant à lui, s'est mis à culbuter des clichés au passage, à détruire des poncifs mais sans, pour autant, saccager la moindre des valeurs vraies. Il a réussi ce parcours: de la tendresse à l'ironie, à l'autodérision, sans passer par l'intention criminelle de tuer avec des mots. Ce qui est courant de nos jours dans trop de films, pièces et livres.

## VII

Je reviens sur un point de cette brève étude d'un des écrivains les mieux appris que nous ayons. Et si l'oeuvre succincte de ce virtuose du verbe ne lui servait que d'écran? Dans les arts de communication, on ne connaît guère de nos jours le véritable moi de celui qui instrumente, tire les ficelles. Ne tâchons-nous pas, tout au long de notre vie, à nous dérober au regard d'autrui? La personnalité de l'artiste constitue ce jardin défendu qui ne sera jamais défloré. Dans le cas de Guy Godin, cela est perçu comme une évidence. Vouée à la cérébralité sous toutes ses formes et à la conceptualisation d'une oeuvre des plus

percutantes, la nature profonde du cadet de Gérald nous apparaît un peu comme la contrepartie de celle de son aîné. En effet, personne n'aurait pu le gagner à s'extérioriser, à montrer l'intérieur de sa veste et à jouer un rôle de premier plan en politique. Au contraire, il n'a cessé de s'isoler, démontrant une certaine propension à vivre dans son quant-à-soi et loin des foules. Il trouva plus conforme à ses goûts de rester en retrait, cultivant la marge ou la coulisse plutôt que la rampe où, d'office, on se doit de livrer à un public quel qu'il soit, le meilleur de soi-même. Pourtant ce caractère secret, fermé en apparence et protégé par une bonne cuirasse, cache peut-être la pire infirmité qui est de douter de soi, de se croire inférieur aux autres de sa caste, de s'analyser sans fin et sans complaisance et d'être ainsi susceptible d'appartenir à cette classe des incomfortables qui sont des éternels indéterminés, indécis, peut-être même velléitaires — ce qui ne gêne rien — qui font les grands écrivains.

Quand on naît Godin, il semble qu'à maints égards on ne puisse devenir autre qu'un "aventurier de la poésie" (selon les termes de Pierre Seghers) et tout le contraire d'un chantre officiel, capable de prendre et de maintenir la pause. Dans le domaine de l'écriture, quel qu'en soit le sujet, c'est une noble race que celle des passionnés du mot juste — chercheurs infatigables de l'expression correcte et de la formule heureuse, — oui, une sympathique engeance que celle des paumés du verbe, enfiévrés, que ces hôtes d'une pensée originale — installée à demeure entre les deux temps — exigeante sur elle-même, sans cesse chercheuse du mieux-être et forcément, instigatrice de nouveaux et excitants rapports au monde. Sans eux, que deviendrait une société née sans vergogne et demeurée presque illettrée malgré des nuées de professeurs, incapable de respecter d'autres valeurs que celles de l'argent et du bas-ventre, répugnant de plus en plus vulgairement au respect de la grandeur; une société abêtie et cachant mal sa bassesse naturelle sous de multiples masques?

L'esprit des Godin n'a donc rien de rassurant pour les embusqués et les inconditionnels de la médiocrité à tout prix. D'où viendrait-il, en particulier, celui de Guy, si acéré? Je vais risquer une théorie, connaissant bien la verve aventureuse et gamine de Louisa: je serais enclin à prétendre que cette sorte de raillerie, cette satire un peu cruelle de nos travers les plus voyants — qui forment la trame d'*IOM* — vient d'elle et non, peut-être, du flegmatique et imperturbable Paul dont je viens d'évoquer plus haut la lente et majestueuse descente quotidienne de son bureau rue Hart vers des Forges.

## VIII

Oui, je me suis amusé à cette relecture. Pour ma part, d'un naturel peu riant et plutôt porté au sérieux, il y a longtemps que je ne m'étais ainsi déridé avec un livre. Je le conseillerais à ses tenants obligés de la pause offensée. À bien y penser, je trouve pourtant

correct que l'on cache les livres drôles; ils pourraient nuire à la "vraie" littérature, la souvent plate, la détrôner peut-être. *IOM*, quant à lui, vous donne gratuitement un traitement visager; il vous remonte les joues de gaieté, ce qui améliore un peu votre mine patibulaire. Quand, au milieu d'un paragraphe, on trouve soudain de ces mots comme "des pieds d'athlète grec," on ne peut qu'intérieurement se dilater la rate. Enfin! Les auteurs capables d'annuler ces airs compassés de tant de gens devraient quand même être mieux connus. Pour ma part, je vais acheter une douzaine d'exemplaires de la présente édition de *IOM* (s'il en reste aux Ecrits des Forges) pour en faire un cadeau humanitaire à mes amis les plus retranchés, à la face la plus désespérément triste. Il faut dénouer ces noeuds gordiens qui gênent la respiration de trop de nos contemporains.

Je me permets de retranscrire ici le texte final du livre à l'avant-dernière page: "Achever d'imprimer en octobre 1971 sous la direction de Clément Marchand, sur les presses du *Bien Public* à Trois-Rivières, Québec." Jamais une suscription de ce genre, si remontante pour un ego devenu rampant, ne m'a fait autant d'honneur et de plaisir. Merci cher Gatien Lapointe, si généreux!

## IX

Qu'en sera-t-il d'*IOM* en 1999, soit 28 ans après sa parution? Bien relancé, aujourd'hui, le petit livre plein d'esprit et de sagesse devrait connaître une nouvelle carrière. Pour son retour je verrais bien, comme expérience, une réédition à tirage limité et numéroté pour bibliophile — composition en corps 18 avec lettrines et culs-de-lampe, grand in quarto tiré sur presse à bras, orné de dessins en couleurs, sur papier Saint-Gilles non ébarbé, le tout présenté en sections libres sous double emboîtement en carton rigide — enfin tout le tralala du luxe absolu et très cher — pour permettre à un public blasé forcément restreint de consentir une folle dépense pour ces histoires exhalantes, régénératrices de bonne humeur et, de plus, devenues oeuvres d'art.

À la fin de ce survol hélas trop partiel de son oeuvre, si l'on avait pu, entrant dans la vie la plus intime de l'auteur, dire un mot de l'humain sensitif qu'il est sur le plan affectif, si l'on avait pu parler de l'amour dont il a si bien décrit l'emprise sur tous les êtres dans l'évocation de son idylle avec *Robe d'un Soir*, c'eût été bien peut-être; mais on doit abrégé ces propos déjà languets et se résumer: écrivain trop doué, Guy Godin est resté cet éternel adolescent qui nous place devant un destin insolite et mystérieux. Il est de ceux, très rares, qui pensent pour nous de façon différente. Le monde qu'il invente est tout à fait inédit. Une intention polémique partout présente et bien servie par une écriture sans faille est le fond dominant de son oeuvre. Nous le prions de la continuer, c'est-à-dire de cesser peut-

être d'être en fuite constante de lui-même. Ainsi, on parlerait longtemps de certains écrivains qui sont immenses sous des dehors modestes, ayant réussi à camoufler cette propriété sous les apparences d'une contention ou exigüité du caractère. L'auteur de *IOM* est de ceux-là.

La cinquantaine se poste aujourd'hui devant Guy Godin, l'âge où la chevelure laisse passer des fils d'argent et où les traits après une mauvaise nuit restent un peu tirés. À cette époque, l'âme alertée se cherche et l'esprit scrute ce qui reste d'avenir. Nous ne savons pas exactement ce qui nous réserve un tel écrivain, s'il se plaît à continuer le jeu, mais toutes les raisons du monde veulent qu'on le trouvera toujours dans le cercle fermé des auteurs qu'on aime relire, s'étant bonifié d'une oeuvre à l'autre, quelle que soit la matière dont s'occupera sa réflexion. Déjà Guy Godin nous est connu pour l'originalité et l'authenticité de son talent. On a vu scintiller sa joie, mais aussi sa peine et sa souffrance en nous présentant ses personnages: P'pa, M'man, le Père Rinfret, *Robe d'un Soir*, les deux frères Edgeworth, Aspic Ladouceur. Les Pères du Cap, *Miss Pandora Express* et bien d'autres encore.

## Notes

<sup>1</sup> Clément Marchand, journaliste et poète, est né à Ste-Geneviève de Batiscan (Champlain, Québec) en 1912. Principales publications: *La Geste de la Croix* (sonnets), 1931; *Courriers des Villages* (nouvelles), 1939; *Les Soirs rouges* (poèmes), 1947; *Le Choix de Clément Marchand dans l'oeuvre de Clément Marchand*, 1983. Clément Marchand est membre de la Société royale du Canada depuis 1947 et membre de L'Académie des lettres du Québec depuis 1989.

<sup>2</sup> Guy Godin — frère cadet de Gérard — a collaboré à maints journaux et revues du Québec, mais on ne lui connaît jusqu'ici qu'un seul livre en librairie: *IOM*. Il vient de prendre sa retraite en 1998; il était jusqu'ici directeur des relations publiques à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

<sup>3</sup> Devenu Juge de la Cour Supérieure en 1997.

<sup>4</sup> Tiré de mes Cahiers.